

D 1074 EL SALVADOR: LES PAYSANS OUBLIÉS DES ZONES DE GUERRE

L'événement politique majeur en El Salvador, dans les derniers mois, a été la séquestration par la guérilla de la fille du président de la République. Enlevée le 10 septembre 1985 en compagnie d'une amie, Inès Guadalupe Duarte a été libérée le 24 octobre suivant en échange de 22 prisonniers politiques et 96 guérilleros blessés. L'événement a eu pour effet de bloquer toute la vie politique, étant donné l'implication du président Duarte dans cette affaire. Les élections du 31 mars avaient permis d'espérer un changement décisif dans la situation du pays (cf. DIAL D 1042). Mais l'arrêt du dialogue entre le gouvernement et la guérilla ainsi qu'un attentat meurtrier contre des militaires nord-américains à San Salvador le 19 juin 1985 se sont soldés par une nouvelle dégradation du climat national.

C'est l'archevêque de San Salvador, Mgr Rivera y Damas, qui a servi de médiateur dans l'affaire de l'enlèvement de la fille du président Duarte. A l'occasion de ses contacts avec les représentants de la guérilla, il a rencontré les populations paysannes de la région de Guazapa, le 15 octobre 1985. Nous donnons ci-dessous le témoignage impressionnant des habitants, victimes d'une guerre civile qui les dépasse. Document extrait de "Carta a las Iglesias" du 16-31 octobre 1985.

Note DIAL

1- Message des habitants de Guazapa lu devant Mgr Rivera et le P. Ellacuria

Nous les habitants de la commune de Suchitoto, nous saluons avec la joie chrétienne et avec notre affection chaleureuse le geste humanitaire de votre venue dans cette zone de conflits (1). Nous sommes des citoyens croyants, et c'est sûr que nous faisons partie d'un peuple souffrant. Mais la souffrance nous a rendus plus dignes, plus généreux et plus fidèles à notre désir d'une vie meilleure.

C'est pourquoi votre visite revêt une grande signification. Elle est un signe d'encouragement, d'espérance et de justice. Tout cela nous le vivons dans nos coeurs. Votre présence renforce ce que nous ressentons. Comme c'est beau qu'en ce mois d'octobre et comme communauté, nous ayons l'occasion de vous manifester nos pensées de foi les meilleures! Nous voulons vous faire connaître nos aspirations et nos demandes les plus sérieuses, celles que nous allons présenter ensuite à l'Assemblée législative, à la Cour suprême de justice, aux organisations humanitaires, aux organisations de travailleurs, aux médias, au peuple salvadorien en général et à tous les peuples du monde.

Nous savons tous qu'il existe un droit de l'homme que personne ne peut nous enlever, que notre Constitution reconnaît pour tous les Salvadoriens: c'est le droit à la vie et à rester sur la terre qui nous a vus naître. Un droit vraiment ancien à cause duquel, en 1985 encore, des milliers de Salvadoriens sont pourchassés, et connaissent les tourments et la mort. Dans notre condition de citoyens honnêtes, appliqués au dur travail de la terre, nous disons que cela ne peut et ne doit pas continuer. Violer des droits reconnus c'est une faute grave, un manque de respect envers les lois de notre patrie et les lois de Dieu.

[1] Ce témoignage a été lu avec émotion par un paysan au cours de la célébration religieuse d'accueil de Mgr Rivera à Guazapa, le 15 octobre 1985 (NdT).

Monseigneur, nous savons que l'Eglise catholique est au courant de la réalité que vivent les humbles habitants de ce pays. Nous faisons partie de ce témoignage cruel. Nous sommes de ceux qui sont encore en vie, malgré tant d'actes de barbarie commis contre nos femmes, nos enfants, nos parents, nos frères et nos voisins. C'est difficile à croire qu'en soient arrivés à de telles extrémités ceux qui prennent notre profond attachement à notre région et à nos villages pour une action subversive. A notre avis, Monseigneur, ce n'est pas ça la démocratie.

Nous pouvons faire dans cette lettre la longue et triste liste des tueries d'hier et d'aujourd'hui, qui devraient faire honte à leurs auteurs matériels et à ceux qui ont ordonné et approuvé une telle ingratitude. Ce qui a été douloureux aussi, Monseigneur, c'est qu'à plusieurs reprises un bon nombre de ces faits terribles n'ont pas été connus, ou n'ont pas été dénoncés par ceux qui ont autorité pour mettre le holà à la haine, à la terreur et à la mort contre nous, les habitants des zones rurales de Suchitoto et de toutes les zones de conflit. Nous avons été attristés quand les moyens de communication ont fait le silence sur ces atrocités. La voix de nos pasteurs n'a pas été entendue quand elle criait pour nous qui sommes le peuple de Dieu. Nous pensons que ces crimes ne doivent pas être cachés ni considérés avec indifférence. Jamais! Devant ces faits il n'y a pas de silence et pas de mensonge qui puissent les effacer.

Par exemple en 1980, dans le canton de Tres Ceibas, des membres de la garde nationale ont massacré la population en faisant 80 morts entre femmes, enfants et vieux. En mars 1981, dans le canton Palo Grande, 47 personnes ont été assassinées par les troupes de la 1ère brigade d'infanterie. La même année, en octobre, 120 habitants du canton Zacamil ont été massacrés. Toujours en 1981, en novembre, dans le canton El Mangal, 62 personnes ont été tuées par l'armée gouvernementale. En février 1982, dans le canton Guadalupe, 40 personnes ont été assassinées. En mai 1983, le massacre du canton Copapayo s'est soldé par 70 morts. En mars de la même année, à El Sitio, 25 personnes ont été assassinées. Dans toutes ces tueries la plupart des victimes ont été des enfants, des femmes et des vieux. Bien que ce soient des personnes sans défense, on les a assassinées avec une cruauté incroyable.

Et pour continuer, ces deux dernières années, des bataillons comme celui d'Atlatcatl ou le Bataillon Belloso, appuyés par des bombardements aériens, ont tué au moins 200 personnes de la campagne, parmi lesquelles des enfants, des femmes et des vieux. Des familles entières ont disparu sous une bombe qui faisait au moins 250 livres. Des familles entières ont été mitraillées dans des buses où elles étaient allées se cacher pour avoir la vie sauve. Les gens y ont été brûlés vifs, aussi bien des bébés que des vieux. Ici on pourrait empiercer les pistes avec toutes les bombes et les balles tirées contre nous.

Il y a peu, en septembre, toute une famille a été assassinée par le Bataillon Belloso dans le canton Las Peñas. Par la même occasion, comme ils font toujours, ils ont frappé et retiré violemment les habitants qu'ils trouvaient cachés. Ils ont détruit les cultures, ils ont incendié les maisons, ils ont abattu nos animaux domestiques, ils ont détruit le peu de choses que nous avons pour notre usage habituel. Ils nous ont tout cassé. Alors, Monseigneur, nous nous demandons: que ne nous ont-ils pas fait? Monseigneur Romero prêchait: le cri du peuple pour la justice monte aujourd'hui vers le Seigneur. Et le sang versé par des milliers de Salvadoriens innocents le confirme. Nous le disons en toute sincérité. Dans les cantons qui se trouvent au nord du mont de Guazapa, les pires méchancetés qu'on puisse imaginer ont été commises et continuent d'être commises. C'est pourquoi nous devons redire encore une fois que nous ne sommes pas des gens armés, et c'est un acte de lâcheté que l'armée gouvernementale nous prenne pour un objectif militaire. On ne peut pas dire non plus que les captures d'enfants, de femmes et de vieux soient des victoires militaires, comme elles sont présentées à San Salvador. Non, ce n'est pas vrai. Ce sont au contraire des abus, des viola-

tions des droits de l'homme et de nos droits de citoyens. C'est une chose que nous ne puissions pas nous défendre militairement, et c'est une autre chose que de dire des mensonges pour camoufler des choses injustifiables. C'est ça la vérité.

Tout ce qu'ils font c'est dans un but que nous tenons aussi à dénoncer. Sous prétexte, comme dit le général Onecífero Blandón, que nous sommes des "masses du FMLN", ils cherchent toujours à nous enlever par force de nos régions d'origine pour nous envoyer dans des camps de réfugiés, dans des prisons ou à la mort. Ils veulent qu'il ne reste personne pour continuer à faire la guerre. Mais nous ne sommes pas disposés à nous en aller d'ici. Ici ce sont les terres où nous avons toujours travaillé pour faire vivre nos familles. Nous sommes des citoyens qui voulons travailler parce que nous en avons besoin, et parce qu'ici nous pouvons le faire. Jamais nous ne vivrons de charité. Ce que nous voulons et ce que nous demandons c'est qu'on respecte nos droits. Nous sommes des hommes et des femmes pacifiques. Nous avons droit à la vie, à vivre en paix et dans la dignité. Notre avenir n'est pas dans un camp de réfugiés. Nous ne voulons pas non plus aller vivre dans les fonds de San Salvador. Vous le savez bien, Monseigneur, nous n'avons rien à faire en dehors de nos villages. C'est ici que nous sommes nés, c'est ici que nous avons vécu, et jusqu'à la fin de nos jours nous avons le droit de vivre ici. La vérité et la raison sont de notre côté. Aspirer à ça c'est humain, c'est juste, c'est légitime, c'est aussi profondément chrétien.

C'est pour ça que nous allons commencer dans les semaines qui viennent une bataille par tous les moyens légaux et auprès de tous les organismes nécessaires, pour demander le droit d'installer une "unité rurale" (1) dans un secteur de la région et qu'elle soit respectée par les forces en conflit, de sorte que l'aire géographique ne soit sujette à aucune opération militaire, dans le respect des accords de Genève et des résolutions de la dernière réunion de la sous-commission des droits de l'homme des Nations-Unies sur le conflit dans notre pays. Effectivement, c'est avec espoir que nous avons reçu le rapport de sa dernière réunion, avec la Résolution n° 3 qui déclare que la sous-commission "*ratifie la présentation du représentant spécial des droits de l'homme selon laquelle, conformément aux accords de Genève, les dites masses, tant qu'elles ne participent pas directement aux combats, même si elles sympathisent avec les insurgés, les accompagnent, leur donnent à manger et habitent dans des zones contrôlées par eux, conservent leur caractère de population civile, en raison de quoi elles ne peuvent faire l'objet d'attaques militaires ni de déplacement forcé de la part des forces gouvernementales*". Cette résolution, Monseigneur, nous encourage et augmente notre volonté de défendre inlassablement cette demande. La résolution des Nations-Unies renforce notre moral.

La foi déplace des montagnes et nous ne sommes pas seuls. Il y a vous, il y a les organisations humanitaires, il y a les organisations de travailleurs, il y a le peuple salvadorien, il y a les peuples frères du monde entier. Notre lettre est de cet esprit. Nous vous demandons votre ferme soutien et celui de votre Eglise. Nous avons maintenant besoin de votre appui sur les points suivants:

- 1) Nous faciliter les liens avec les organisations humanitaires pour commencer les démarches.
- 2) Nous soutenir pour que, l'été prochain, nous puissions nous installer légalement dans cette unité rurale.
- 3) Nous aider à rétablir la vie religieuse de notre communauté qui vivra dans cette unité rurale.
- 4) Nous aider à avoir des conseillers techniques pour la formation de coopératives de production.
- 5) Nous aider à obtenir un soutien financier.

[1] Dans le texte original: "asentamiento" [NdT].

Monseigneur Rivera, Père Ellacuria,

C'est notre vie qui est en jeu. Nous ne pouvons pas rester les bras croisés et attendre passivement ce qui peut ou non nous arriver lors de la prochaine opération des forces armées. Tant de mépris pour nos vies doit cesser. Et nous sommes convaincus que la voix du peuple est la voix de Dieu.

Pour finir, nous vous demandons de revenir nous voir. Nous attendons votre retour pour pouvoir entendre vos paroles d'encouragement et pour renforcer notre foi. Nous sommes sûrs, Monseigneur, que vous nous aiderez à passer pour la première fois un vrai Noël avec nos familles.

Qu'on respecte notre droit à la vie et notre droit à rester dans nos villages! Voilà ce que pense notre communauté. Et qu'on mette fin à la guerre par une solution de civilisés et de justice! Voilà notre aspiration la plus profonde et qui est aussi celle de tout le peuple salvadorien.

Nous signons cette lettre :

Le comité d'habitants du territoire
communal de Suchitoto
le 14 octobre 1985
Dans les monts de Guazapa

2- Témoignages présentés à Mgr Rivera lors de sa visite à Guazapa le 15 octobre 1985

LES CRIS D'UN PEUPLE CRUCIFIÉ

Après la célébration, une commission formée de gens élus parmi la population de Guazapa s'approche de Mgr Rivera pour lui raconter leurs souffrances. Certains ont marché pendant des heures pour pouvoir être là. Ils se rassemblent à l'intérieur de l'église détruite par la guerre et Mgr Rivera commente: "Si l'église est dans un tel état, cela doit être pire pour les maisons du voisinage... Il faudra tout rebâtir quand la paix sera revenue." "La paix dans la justice!" ajoute-t-il en reprenant l'expression chère aux gens.

Un paysan présente ceux qui vont témoigner en disant: "Au nom de notre commission et de tous ceux qui vivent dans la localité de Suchitoto, je vous salue brièvement. Nous sommes très heureux de votre visite et de votre présence ici. Nous espérons que votre visite et celle de ceux qui vous entourent sera très bonne. Vu notre situation de conflit - comment dire? - de massacres, comme on l'a déjà dit plusieurs fois, vu que notre peuple sans défense a été très souvent attaqué, nous avons donc besoin que, dans votre bonté, vous puissiez aider notre peuple souffrant qui en a tant besoin. Je peux le dire: je crois que nous appartenons tous au peuple salvadorien et, comme paysans, nous avons tous les mêmes droits. Nous sommes très fiers d'être encore en vie maintenant, avec toutes les souffrances qu'on a eues. Nous sommes très fiers d'être ici, d'être arrivés à ce moment-ci. Et nous espérons que votre visite nous rendra l'espoir d'une paix juste et véritable. Merci beaucoup."

Puis commence la litanie des témoignages, le plus impressionnant de la rencontre. Même pour celui qui connaît bien la tragédie salvadorienne, il ne peut qu'être profondément ému des paroles des gens décrivant leurs souffrances. Parfois ils ne parviennent pas à retenir leurs larmes. Et ils racontent tout à Mgr Rivera avec confiance et simplicité, sans aucune autre intention que de faire connaître la vérité. Et ils racontent aussi avec espoir, comme s'ils s'adressaient à leur dernière planche de salut après l'effondrement de tant d'autres.

"Nous avons vu des choses qu'on aurait jamais pensé voir"

Une paysanne commence en disant:

"En ce moment, nous sommes fiers et heureux de vous avoir parmi nous, avec tous vos accompagnateurs, pour cette grande visite qui est pour nous un jour vraiment historique dans notre guerre, aujourd'hui en 1985. Voilà cinq ans que nous souffrons toutes sortes de choses qui nous arrivent à cause de nos ennemis qui nous pourchassent. Nous avons trop vu de choses qu'on aurait jamais pensé voir, mais qu'on a vu de nos yeux. J'ai encore présent à l'esprit le 5 juin, un jour que j'oublierai jamais, un triste jour pour la communauté de Guazapa.

Vers les 7 H $\frac{1}{2}$ du matin, alors qu'on était en train de manger, on a entendu un bruit d'hélicoptère. Quel malheur pour nous quand on a vu que c'était pas seulement des hélicoptères, mais aussi des avions que nous on appelle les petits oiseaux. Et il y en a eu un qui s'est mis à passer en bourdonnant, celui qu'ils appellent l'échelle, et un autre que nous on appelle le tas d'os. C'était comme une armée de gros insectes et nous, on savait pas par où se sauver. Il y en a qui se sont jetés dans un fossé, des autres ailleurs où ils pouvaient, oui, derrière de la caillasse ou près des clôtures. Et on n'avait plus qu'à se conformer à ce que Dieu voudrait pour nous car personne pouvait trouver une cachette. Ils nous ont pris par surprise et on pouvait rien faire. Le plus triste de l'affaire c'est que ça a commencé vers les 7 H $\frac{1}{2}$ du matin et que cette terrible tourmente a duré jusque vers les 11 H du matin, avec des gens morts. Le plus terrible c'est l'insecte qui nous fait tellement peur que les enfants disent, quand ils l'entendent: "Maman, voilà la petite guêpe!", un insecte tellement petit mais qui a semé la terreur dans nos communautés. Et cet insecte, vous savez, il passait au ras des arbres les plus bas. Et ça nous faisait même mal aux oreilles d'entendre son gros bourdonnement. Ah oui, ce jour-là je l'ai toujours présent à l'esprit. Je l'oublierai jamais.

Quand ils ont eu fini leur opération on a pu se rendre compte des massacres qu'ils avaient faits. Et ce qu'avait pas fait la petite guêpe qu'ils avaient amenée, c'est un autre avion qui l'a fait avec ses soldats. Ceux qu'ils ont pas tués avec les avalanches de balles qu'ils tiraient, ils les ont tués en leur courant après pour les emmener. Une petite vieille qui avait pas pu faire autre chose que de se mettre dans un fossé, quand les soldats de l'armée sont arrivés ils lui ont dit de sortir. Et la petite vieille leur disait: "Non, je veux pas partir d'ici. C'est ici que je suis née, c'est ici que je veux mourir. C'est ici que j'ai mes affaires, c'est ici que je veux mourir." La petite vieille avait soixante-dix ans et quelques. Ils l'ont assassinée sur place. Et comme ils se sont pas contentés de la mitrailler, ils l'ont sortie du fossé et l'ont laissée sur le bord. Ils lui ont jeté dessus de l'acide qui brûle. C'est pour ça que, quand les gens sont arrivés après que tout était fini, ils ont pas pu s'approcher pour la tirer de là à cause de toute la fumée que faisait ce poison qu'on connaissait pas. Et ainsi de suite. Plus tard on a constaté qu'un tel, et encore un tel, ils avaient mouru. Oui, là. Ils avaient mouru. Dans notre communauté, tout près de chez nous, il y en a eu six qui ont mouru en un seul jour. C'est comme ça qu'on a vu des choses que, quand j'étais encore gamine, j'aurais jamais cru que ça arriverait. Tant de choses que j'ai vues comme ça. Dieu merci, mon jour était sans doute pas encore arrivé, puisque j'ai le plaisir d'être ici avec vous tous. Voilà ce que j'avais à dire. C'est tout. Merci Beaucoup."

"112 paysans assassinés"

Une autre paysanne avec une cicatrice sur la figure prend la parole:

"Pour nous c'est une grande joie d'être ici, que Mgr Rivera y Damas soit venu pour nous rendre visite avec les autres visiteurs. Voilà longtemps, ça fait cinq ans, que nous savions pas ce que c'est que d'être avec notre Mgr Rivera et d'être

comme ça tous réunis. Nous sommes très heureux car, comme vient de le dire la dame, nous avons beaucoup souffert comme habitants, comme paysans. Nous avons été pourchassés, et ça dure depuis cinq ans.

Dans mon cas j'ai assisté à un massacre à Copapayo, quand l'armée a tué (2) 112 paysans, parmi eux 70 enfants, 30 femmes et 12 hommes. Des enfants de huit jours jusqu'à douze ans. Ça a été une barbarie cette année-là de 1983, le 3 novembre. J'y étais. C'est le bataillon Atlacatl qui est arrivé là. Il y avait pas de gens armés (3), rien que des civils. Ils nous ont attaqués à coups de mortier, avec l'artillerie, avec l'aviation et au mitraillage. Le résultat, c'est que j'ai cette cicatrice du massacre. Dieu merci, mon jour était pas arrivé et on est là. Mais il y a beaucoup de gens de ma famille qui ont mouru. Comme c'est douloureux pour nous!"

A ce moment la femme tombe en larmes et, au milieu des sanglots, elle finit par dire: "Et ça je l'oublie pas. C'est tout."

"Mon mari est mort et il m'a laissé dix enfants en bas âge"

Une autre paysanne enchaîne:

"Bonjour. Je suis très content que vous êtes avec nous. Je me rappelle le jour du 1er août quand ils ont tué mon mari avec les avions. J'ai été veuve. Ils ont tué mon beau-père et un de mes frères. Et voilà qu'aujourd'hui je suis là, dans l'espoir de votre visite, pour qu'on aie plus de tranquillité dans la région. C'est ici qu'on va mourir. Alors je vous remercie de votre visite. J'espère que vous reviendrez nous voir pour que, grâce à Dieu d'abord, grâce à la foi en Dieu et à vos visites, on finisse par être tranquilles et par vivre en paix. C'est ce que nous désirons le plus. Et maintenant je me rappelle que mon mari est mort et qu'il m'a laissé dix enfants en bas âge. J'en ai perdu quelques-uns tout petits. Les autres ont grandi, ils sont là avec moi et c'est eux qui me donnent la vie. Mais j'ai vu aussi des choses. J'ai vu un massacre qui a eu lieu à Guadalupe il y a trois ans: un cousin à moi a été tué avec sa femme, et les enfants aussi, un bébé de cinq mois, une fillette de trois ans et l'autre d'un an. On l'a vu ce massacre là. Qu'on s'en a échappé, c'est un vrai miracle de Dieu. Et c'est l'armée, c'est le Bataillon Belloso qui a fait le massacre. Il a tué mon mari et mon beau-père et mon frère. Nous demandons au divin Sauveur du monde et à vous que, grâce à Dieu, on vive en paix désormais. Voilà, c'est tout."

"Il a compté jusqu'à trois et ça été une pluie de balles"

Un gamin d'environ douze ans raconte ensuite:

"Je voudrais vous raconter quand ils m'ont pris dans le massacre du Jocotal. Ce jour-là, on était de l'autre côté de Chalate. Le lendemain on est revenu de ce côté-ci. Le bataillon était dans la montagne. Quand on est sorti vers les 6 H du matin, des gens ont dit qu'ils voyaient descendre une troupe, mais sans savoir si c'était des camarades (4) ou si c'était des soldats. On a vite entendu des coups de feu pendant qu'ils descendaient. C'était vers les 9 H du matin, on était tous là et ils arrivaient vers nous. Ça a commencé à tirer sérieusement. Ils se sont mis à tirer de notre côté. Après, ils ont arrêté les gens. Ils leur ont dit: "Monterrosa arrive. Domingo Monterrosa". Vers les 2 H de l'après-midi ils nous ont emmenés. On a passé une nuit au milieu d'eux. On est resté dans une maison. Ils ont entouré la maison. Le lendemain, vers les 1 H de l'après-midi ils ont

[2] La paysanne utilise ici le mot "assassiné", qui ne correspond objectivement à la réalité des faits. On notera que, dans l'esprit des paysans, il n'y a pas de différence entre des "actes de guerre" et des assassinats délibérés (NdT).

[3] Des guérilleros (NdT).

[4] Les guérilleros (NdT).

dit qu'ils allaient nous faire partir vers Cinquera. On est arrivé dans une maison et ils nous ont dit qu'on devait attendre là, qu'ils allaient venir nous chercher pour nous emmener. Alors, ils ont divisé les gens en groupes. Moi, ils m'ont emmené avec un groupe de femmes avec des petits enfants. Ils nous ont dit d'avancer. On est sorti en groupe, avec eux derrière et un autre groupe de gens devant. On est arrivé dans une maison. Ils nous ont dit de nous y mettre. "On va rester ici", qu'ils ont dit, "en attendant l'arrivée du petit oiseau (5) pour vous emmener". Ensuite, ils ont braqué une M-60 à la porte de la maison, comme ça, et ils ont fait la même chose aux fenêtres, comme ça. Alors le baveux (6) il a commencé. Je savais pas ce qui allait se passer, mais il a commencé à compter. Il a compté jusqu'à trois et ça a été une pluie de balles par les baveux. Moi, quand j'ai vu que ça allait tirer, je me suis jeté par terre et je suis resté en dessous des gens. Quand le mitraillage a été fini, je les ai entendus qui disaient: "Allons-nous en". Je me suis relevé. Et j'ai vu un de mes frères en train de se relever et de sortir. Je lui ai dit: "Viens, on se sauve". Moi, j'avais pris une balle, et une autre ici, j'étais couvert de sang à cause des gens. Et on est sorti. "Il y a un ravin tout près", que je lui ai dit. Et voilà qu'un autre gosse est sorti aussi, il nous a fait peur. On est resté que les trois. "Sauvons-nous", que je leur ai dit. Et on est sorti par les trous dans les murs (7), les trous faits par la mitraille, un d'un côté, un autre de l'autre, et l'autre par un autre. Au bout de cinq minutes on a essayé de s'orienter. Je leur ai dit: "Allons-nous en d'ici, allons-nous en, sinon je vais m'évanouir et ils vont me prendre". C'était à cause du sang que je perdais. Finalement on est arrivé dans le ravin, j'ai bu de l'eau et j'ai continué à marcher. Je m'ai fatigué de marcher. Alors on s'est assis. Quand j'ai voulu me lever pour partir, j'ai pas pu. Les blessures me faisaient mal. Ça me faisait mal quand je me levais, et j'avais beaucoup soif. Et comme je marchais avec des vieilles godasses, je les ai enlevées. J'avais une de ces soifs. Mais je pouvais pas boire, parce qu'on était déjà loin du ravin, j'ai dit aux deux gosses: "Allez chercher de l'eau". Ils m'ont dit: "On va aller t'en chercher dans un pot là-bas, à l'endroit du massacre". "Non", que je leur ai dit. Je leur ai donné mes vieilles godasses. Elles étaient pleines de sang. Ils les ont lavées, comme ça, pour mettre de l'eau dedans. Ils les ont ramenées pleines d'eau. Et j'ai bu, parce que j'avais une de ces soifs! Voilà, c'est tout."

"Que les gens se sauvent plus dans la montagne comme des bêtes"

Un paysan avancé en âge déclare:

"Je vous demande directement que ce qu'on a dit, ça soit vraiment pris en compte, exactement. Parce que moi, j'ai des connaissances religieuses de formation intégrale. Ça peut servir pour l'implantation d'une unité rurale pour la population, pour que les gens se sauvent plus dans la montagne comme des bêtes, comme c'est dit dans la lettre. Qu'on nous garantisse la terre pour les cultures, l'aide technique et économique. Et comme on disait aussi, qu'on puisse relancer notre foi. Qu'il y ait de la santé. Qu'il y ait une école pour que notre peuple puisse grandir. Et après les demandes, Monseigneur, il y a toutes les plaintes et toutes les dénonciations. Moi aussi j'ai souffert dans ma chair. Ils ont pris une de mes filles le 4 janvier et jusqu'à aujourd'hui ils l'ont pas remise en liberté. Nous demandons ça aussi. J'ai eu aussi un fils et un frère qui ont été massacrés. Voilà, Monseigneur, ce que je voulais vous dire. On attend votre réponse, comme on l'a demandé dans la lettre."

[5] Les avions des forces gouvernementales. Cf. le premier témoignage de la femme [NdT].

[6] Surnom donné aux soldats [NdT].

[7] Il s'agit de cases en pisé [NdT].

"On peut pas rester dans un camp de réfugiés parce là-bas la vie est trop désespérante"

Une femme parle:

"Monseigneur, je voudrais vous parler de ma situation. J'ai été arrêtée le 24 avril. Depuis ce jour-là je vis dans l'angoisse parce que je peux pas avoir mes enfants avec moi ici. J'ai été dans un camp de réfugiés où un jour vous nous avez rendu visite. Mes jeunes enfants, je les ai laissés là-bas. Je vais voir si je peux les reprendre".

"Ils sont à Calle Real?", demande Mgr Rivera.

"Non ils sont à Domus Mariae. Ils sont quatre petits que j'ai laissés quand j'ai décidé de revenir ici pour faire le travail, je vais voir si je peux les reprendre. Nous les mères, on sent bien qu'on peut pas rester dans un camp de réfugiés parce que là-bas la vie est trop désespérante. Je suis revenue ici parce que je suis la femme du compagnon Carmelo."

"Le responsable de la communauté", explique le Père Rogelio.

"Je dois tenir compte du travail qu'il fait. C'est pour ça que j'ai voulu le suivre pour l'aider à tenir le coup, même si la nourriture est pas toujours abondante. Voilà, c'est tout, Monseigneur."

"Ils ont ouvert la cache et ils ont lancé du poison"

Une autre femme clôt les témoignages:

"je vais répéter ce que j'ai déjà dit sur nos souffrances depuis cinq ans. Ils ont tué ma soeur au moment où l'armée a pris El Roblar. Ma soeur et une autre femme étaient enceintes. C'était pour bientôt. Comme elles ont pas pu courir quand les soldats sont arrivés, ils les ont emmenées. Là ils les ont tuées sauvagement. Après, ils les ont brûlées. Ils ont mis les bébés dans un hamac, ils ont mis du bois et ils ont mis le feu. Ils ont été complètement carbonisés. Eh oui, si petits! Peut-être que vous pourriez faire disparaître tout ça, parce que quand les soldats viennent ici ils disent pas pourquoi. Il y a un an, toutes les soeurs de mon père - elles étaient nombreuses - s'étaient cachées dans un trou. Mais voilà que les enfants se sont mis à pleurer quand les soldats passaient. Ils ont entendu qu'il y avait des gens. Ils ont ouvert la cache et ils ont lancé du poison pour les faire sortir tous. Il y avait là qu'un seul homme sans arme. Il y avait que des femmes enceintes. Les soldats les ont tous emmenés en direction du lac. Arrivés là, ils les ont regroupés. Il y avait deux jeunes femmes qui suivaient. Ils ont fait avec elles ce qu'ils ont voulu. Puis avant de partir ils ont mis les gens en petits morceaux. On a retrouvé des morceaux de doigts des enfants. Après, ils ont mis les enfants en tas, ils ont mis du bois par-dessus et ils ont mis le feu. Ils ont fait la même chose avec les adultes, dans un brasier à part. Tout ça c'est pour nous une grande souffrance. Nous avons perdu la plus grande partie de notre famille dans cette guerre. Mais nous, les femmes, nous voulons rester ici parce que s'en aller à San Salvador c'est pas une vie. C'est pareil dans les camps de réfugiés, on a rien à faire si ce n'est de manger. Ici il faut qu'on travaille parce que produire c'est le principal dans une guerre. Mais les soldats arrivent et ils détruisent tout. Pour eux c'est un crime de travailler. Ils saccagent les champs. Tout ce qu'on a fait ils le saccagent. Mais on est toujours disposé à travailler. Voilà, Monseigneur, ce doit être tout. Merci beaucoup."

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 295 F - Etranger 360 F - Avion 440 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441